

LE DRAPPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au
siège social, rue de Vauban, 26, tous les
jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

LES IGNORANTS

Les anarchistes, ayant à cœur la propagation de leurs idées de Liberté, parce qu'ils sont convaincus que, seul, le principe de l'anarchie, compris par les travailleurs, assurera le triomphe de la Révolution sociale et l'indépendance de tous les individus, se trouvent en face quelquefois avec des adversaires systématiques.

La discussion, nous la souhaitons toujours, surtout lorsqu'elle est sincère, lorsque les contradicteurs ne discutent qu'avec la pensée de s'instruire, de connaître, d'approfondir, et de pouvoir ensuite juger par des affirmations sérieuses du bien et du mal fondé de nos principes.

Mais il faut avouer que la plupart de nos contradicteurs ne sont pas de bonne foi, et sont bien loin de vouloir s'instruire. Aussi, lorsque renfermés dans des dilemmes, où la réponse doit être la reconnaissance formelle de nos idées, la déclaration nécessaire de l'incontestabilité de nos théories, ils ne répondent que par l'insulte, la grossièreté, la calomnie ou par des bêtises épouvantables, où la tartuferie le dispute à l'ignorance et à l'imbécillité.

Depuis quelques jours, il s'est élevé dans la tribune des groupes de la Bataille, une discussion contradictoire sur les tendances anarchistes et sur les différentes tactiques qu'elles favorisent. Un collectiviste centralisateur et autoritaire (quelle naïveté!), comme il s'élève sans façon, a voulu faire une réponse qui, ardemment n'était point une résultante morale de la lecture attentive des articles anarchistes, publiés par différents groupes parisiens dans le susdit journal.

En faisant cette réponse, ce citoyen avait l'intention bien arrêtée — cela se lit entre les lignes — de tomber les idées que nous défendons. Lorsque nous avons lu cette élucubration autoritaire, nous n'avons nullement souri, nous avons ri aux éclats, et nous nous sommes demandés si cet audacieux et ce risible n'allait point recevoir l'excommunication majeure du collectivisme, pour compromettre ainsi les idées fausses et malsaines des socialistes autoritaires. Pas besoin donc de les refuter ici, ce serait répéter une fois de plus nos réponses précédentes, auxquelles

on n'a pu riposter sérieusement. Nous avons d'autres chats à fouetter...

Nous ne voulons point empiéter sur la discussion de la Tribune des groupes du journal la Bataille. Ce n'est point l'affaire du Drapeau noir. Sans doute, nous approuvons cette discussion, parce que de toute discussion jaillit quelque lumière, et nous désirons ardemment qu'elle se continue, car cette lutte des idées est profitable à tous égards. Que l'on n'y mette point arrêt, c'est ce que nous désirons.

A propos de cette polémique, un journal qui doit être un organe, probablement du parti appelé prétentieusement ouvrier, le Citoyen d'Amiens, pour l'appeler par son nom, attaque les anarchistes. Croyez-vous qu'il réfute nos assertions, quelles qu'elles soient? Nenni! Mais il le dit, en revanche, quelques énormités quiferaient rire des cachalots! « Sont-ils bêtes! » dirait un comique. Si ce journal suppose nous contredire avec de pareilles arlequinades... il n'est pas fort!!

C'est vraiment stupéfiant, en effet, et nous en sommes encore à nous demander si le citoyen qui a écrit l'article en question : intitulé les anarchistes, a vraiment conscience de son dire, c'est-à-dire de sa stupidité? Il est aussi facile de débâter contre des individus professant telle ou telle opinion, ou faire une réclame pour certains crus des vignobles de France! que de discuter, contredire, réfuter, argumenter, combattre en un mot les théories que professent ces individus.

Il est plus facile de dire que, si la liberté anarchiste existait, les marchands de comestibles ne seraient guère à l'aise, que des livres de café et les kilos de sucre disparaîtraient comme par enchantement (sic), avec le bon cognac! » Vraiment! nous le demandons à quiconque a le respect de sa personne, à quiconque ne veut point passer sous les fourches caudines du ridicule, s'il est permis sans entacher sa dignité de socialiste, de républicain, de révolutionnaire, de citoyen d'Amiens, n'importe, d'employer de pareils procédés et de si piteux arguments de contradiction de critique...

C'est véritablement pitoyable, et nous nous demandons si les épiciers seront convaincus, après ces éloquentes, profondes, indiscutables affirmations, s'ils doivent, oui ou non, contre les anarchistes, « garder leurs entrepôts de comestibles,

vins, sucre, café, cognac, etc., la baïonnette au canon et des cartouches dans les gibernes. »

Ceux d'Amiens, feront certainement, nous en sommes convaincus, une œuvre utile en se cotisant pour offrir au rédacteur, dont l'impitoyable logique vient de terrasser nos idées, une marmite de café pour lui ouvrir, un instant au moins, son cerveau qui renferme une intelligence aussi bornée!

Où conduit l'amour de l'autorité, pourtant... Avis aux anthropologistes.

Encore un Exploit policier

Dimanche, vers six heures du matin, un agent se présentait au domicile de notre ami, le compagnon Félix Vigliano, lui disant de l'accompagner chez M. Morin, chef de la sûreté, pour signer des pièces venant de son pays.

Ayant tout juste confiance aux paroles de ce policier, le compagnon Vigliano, après réflexion, décida de se rendre à cette aimable invitation.

Arrivé dans les bureaux de M. Morin, on lui fit faire antichambre, entouré d'une cinquantaine de policiers, qui se montrèrent, ce qu'ils sont toujours en pareille occurrence, c'est-à-dire lâches, faibles et féroces; ils allèrent jusqu'à dire, faisant allusion à notre ami : Que viennent faire en France ces Italiens qui mangent notre pain? Peut-on montrer plus d'impudence! allons, valets de Morin, valet lui-même, lesquels des étrangers ou de vous mangent le pain de leurs concitoyens? Quel travail faites-vous pour vivre? Aucun! Vous volez notre argent, vous êtes les chancres rongeurs de cette société pourrie! Tristes individus, d'une encore plus triste société, qui a besoin de tels gens.

Enfin, après une heure d'attente, on introduit le compagnon Vigliano dans le cabinet du chef de la sûreté, qui lui donne lecture d'un décret ministériel l'expulsant du territoire français dans les vingt-quatre heures, sous le prétexte que notre compagnon peut compromettre la paix publique. Inutile de commenter ce chef-d'œuvre de nos gouvernants. Le compagnon Vigliano fit alors la déclaration suivante : « Etant anarchiste, par conséquent ne reconnaissant aucune autorité, ma patrie étant tout le monde, je me trouve bien ici, j'y reste. »

— Si lundi, à huit heures, vous êtes encore ici, lui dit Morin, je vous ferai arrêter par mes agents et vous encourrez une peine de six mois de prison.

Puis notre ami signa sa déclaration et se retira, suivi de deux argousins qui l'accompagnèrent partout où il alla. Impatient, le compagnon Vigliano les interpella, les policiers lui dirent qu'ils avaient mandat de le suivre et qu'ils ne le quitteraient pas d'une semelle.

Toujours suivi des satellites de Morin, il alla avertir quelques compagnons qui l'accompagnèrent pour faire différentes commissions; étant chez un de nos amis, un policier prit l'adresse et partit pour

chercher probablement du renfort. Nos compagnons profitèrent de ce moment pour se retirer.

Le policier, tout penaud d'être seul, les suivit, mais tout à coup le compagnon Vigliano disparut; impossible de décrire la mine déconforte de l'argousin voyant sa proie lui échapper.

Allons, pas forts, messieurs les policiers! Mettez-vous en chasse, fouillez de tous côtés, cherchez notre ami, mais pour le trouver il faut être plus fin que ceux envoyés par le chef de la sûreté.

Infamie !

Peut-être le grand public ignore-t-il que ce n'est point seulement au Tonkin ou à Madagascar que le sang coule, mais que, aussi sur le revers occidental des Andes, les vautours et les corbeaux suivent anxieux et farouches, les armées sanglantes, qui sèment sur leur route des centaines, des milliers de cadavres.

Au Pérou, dans le pays classique, des Incas, où brillait jadis la civilisation américaine, des hommes sont en train de s'égorger, pour le plus grand profit des loups-cerviers de l'agio.

Et ce n'est pas d'aujourd'hui que dure cette guerre maudite, qui décime une population laborieuse et intelligente, mais malheureusement inconsciente de ses intérêts véritables; il y a déjà longtemps, hélas, que par le droit du plus fort, les Chiliens viennent bombarder, fusiller, massacrer, égorger, pendre les Péruviens et même les Boliviens paisibles.

Qu'y a-t-il de plus odieux, de plus sinistre, de plus infâme que de voir commettre des crimes aussi monstrueux sous le couvert de la loi, du commerce et de la civilisation.

Ah! certes, il faudrait désespérer de la civilisation si elle autorisait d'aussi iniques forfaits; mais heureusement ceux qui gouvernent, ceux qui trafiquent ne sont que des sauvages.

Non, la civilisation ne permettrait point qu'un peuple égorgé un autre peuple... Et pourtant cela est, cela existe, et les détenteurs du pouvoir approuvent, et les flibustiers sans vergogne spéculeront demain sur une victoire en oubliant les combattants victimes de leur ignorance et de leur servitude volontaire.

Oui, ces choses révoltantes s'accomplissent à la Bourse, se discutent et s'approuvent dans les couloirs des ministères. Eh bien! non, ces choses hideuses ne devraient point passer sans protestation; sans révolution.

Et ce sont ceux-là qui inscrivent dans leurs codes l'abolition de la traite des noirs, l'abolition de l'esclavage, qui s'indignent aux atrocités antiques des Gengis-Khan, des Tamerlan, qui veulent faire disparaître les plaies qui rongent les tribus demi-sauvages de l'Afrique, en mettant un terme aux cruautés des rois de Dahomey, qui viennent applaudir aux succès des plus forts, dans les tueries de l'Amérique méridionale, et qui enregistrent avec complaisante satisfaction le traité de paix imposé à des vaincus!

Il y a là une sinistre dérision, un enseignement lugubre! Le sang qui coule à flots retombera bien un jour ou

l'autre, goutte à goutte, sur la tête de ceux qui le font couler aujourd'hui dans notre société barbare !...

Oui, depuis deux ans, une tuerie continue, ensanglantant le sol péruvien, et les eaux du Pacifique n'effacent que peu à peu le sang humain qui se déverse dans ses eaux profondes. Ce n'est que sensiblement que la vague du Grand-Océan, arrache les caillots de sang attachés à la terre des Incas.

Mais que faire ? Que voulez-vous ? Est-ce qu'après tout ces guerres désastreuses ne sont point légitimes par la nécessité, par la lutte pour la vie. Tant pis donc pour les moins favorisés, pour les moins aptes à la bataille, pour les plus faibles ! C'est ce que nous répondrons les malthusiens.

Ah ! vous dites, messieurs les privilégiés, que ceux qui succombent ont bien mérité leur sort et leur existence d'assommés ; Ah ! vous dites que cette boucherie épouvantable, qui terrifie même les faucons qui planent bien haut sur le terrain des abattoirs d'hommes, est une fatalité nécessaire, utile, indispensable pour le libre trafic du commerce ?

Soit ! que nous importe tout cela, après tout ? Est-ce que les gouvernements n'ont pas le droit de se battre, de se tuer ? Est-ce que par exemple nous pourrions capricieusement mettre obstacle à la concurrence des flibustiers de tout poil ? Non, sans doute, cela ne nous regarde nullement, ce n'est point notre affaire. Mais, hélas ! nous sommes travailleurs, les esclaves des tripoteurs, et nous sommes enclavés dans les affaires, à leurs agiotages. Et au lieu de les laisser battre, c'est nous qui nous battons pour eux, c'est nous qu'on égorge pour eux.

Les Chiliens ont battu les Péruviens ; on s'est dévoré comme des bêtes fauves pour le plus grand profit des possédants, des gouvernants, et la haine inconsciente et bête, aveugle vainqueurs et vaincus, qui ne rêvent plus aujourd'hui que vengeance. Non, non, pas de haine entre vous, esclaves du capitalisme, mais au contraire : haine contre vos oppresseurs, qui vous oppriment dans le Chili ou dans le Pérou, ou ailleurs.

Vaincus, vous subissez la loi du vainqueur ! Quels sont les vaincus ? Sont-ce les dirigeants du Pérou ? Non. Les véritables vaincus, ce sont d'abord les travailleurs chiliens, et ensuite ceux du Pérou.

Voilà ce que vous rapporte cette longue et terrible guerre : le triomphe de vos exploiters.

L'ÉDUCATION HOMICIDE

Un poète académicien a publié, il y a quelques années, sous le titre que nous inscrivons en tête de notre article, un ouvrage où se trouvent, ma foi, d'excel-

lentes choses, pour démontrer les dangers que fait courir à la jeunesse française, spécialement au point de vue physique, l'éducation vicieuse que l'on donne dans nos écoles, surtout dans les internats. Avec combien plus de raison ne pourrions-nous pas appliquer à cette éducation l'épithète d'homicide si nous nous plaçons au point de vue moral, c'est-à-dire au point de vue du cœur, de l'intelligence et du jugement ! Quels effrayants ravages n'exercent pas sur les facultés intellectuelles de l'enfance et de l'adolescence, ces faux systèmes, ces fausses maximes, ces fausses appréciations, ces absurdités, ces stupidités dont on les imprègne, dont on les sature, pendant ces belles années où l'esprit, dirigé par les lumières naturelles du simple bon sens, se tournerait de lui-même vers la vérité, comme la fleur vers le soleil. Quand nous parlons de l'éducation française, il est bien entendu que c'est pour localiser la question, car nous ne voulons pas dire que l'éducation bourgeoise donnée dans les autres pays, soit de beaucoup préférable à la nôtre, si ce n'est peut-être aux États-Unis et en Suisse, où nous lui reconnaitrions quelque supériorité, quoique à un faible degré.

Par l'éducation, telle qu'elle est pratiquée depuis des siècles, on tue littéralement l'être moral en supprimant son individualité ; on l'aplatit comme sous un laminoir ; on le couche sur un lit de Procuste où on élague cruellement tout ce qui lui donnerait le moindre caractère d'originalité ; on le châtie, on l'annihile, on le réduit en une espèce de masse inerte, de bouillie susceptible de prendre toutes les formes, excepté une forme qui lui soit propre ; de se plier à tous les usages, les plus bas et les plus immondes, incapable de montrer la moindre énergie, la moindre virilité, le moindre ressort.

Ce qui domine surtout dans cette éducation à rebours, qui déforme le moi, qui fait dévier l'être humain de ce besoin inné d'indépendance qu'éprouve chacun de nous au début de la vie et que conservent seuls ceux qui ont pu résister à cette torture du cerveau, c'est un complet abaissement, une lâche et abjecte abdication devant le principe d'autorité. Tout repose sur la crainte du magistrat, du juge, du gendarme. Cette éducation donne pour base la force au droit et à la morale. Avec cela, elle empêche de penser ; elle enseigne des idées toutes faites sur toutes les questions et pour toutes les circonstances de la vie ; elle possède un stock tout prêt d'aphorismes et de raisonnements plus idiots les uns que les autres.

Tant qu'on n'a pas eu le bonheur de se débarrasser des liens et des préjugés de cette funeste éducation, on est incapable d'avoir une idée à soi. La routine règne dans toute sa puissance énervante qui détruit toute initiative. Tout est convenu, étiqueté d'avance. On n'est plus

une intelligence, on est une machine, on n'est plus un homme, on est un manuel. La moindre idée nouvelle fait peur, parce que l'esprit ne peut se prêter au plus léger effort. On ne la discute pas, on la nie ; on ne réfute pas celui qui l'émet, on l'insulte. Être insulté et baffoué, ça été toujours le lot des novateurs.

Comment enseigne-t-on dans nos écoles l'Histoire et la Philosophie ? D'après les idées officielles ; le professeur n'est pas un homme, c'est un programme, c'est-à-dire qu'il débite machinalement un tissu d'erreurs, de mensonges et d'hypocrisies, sans conviction aucune et sans prendre la peine de réfléchir à ce qu'il dit.

Telle est, en résumé, l'éducation que reçoivent ceux qui sont appelés à faire partie des classes dirigeantes. Faut-il s'étonner après cela de l'abrutissement dans lequel nous les voyons plongés ? Qu'allez-vous parler à ces gens-là d'humanité ? Ils ne connaissent qu'une chose, la jouissance. Comme émancipation du prolétariat, ils ne rêvent que la domination pour eux et la servitude pour ceux qui ne possèdent pas de fortune. Vous les entretenez de ce qu'il y a de beau, de grand, de généreux ? Ils vous répondent par un mot : la pièce de cent sous ! Leur cerveau atrophié, leur cœur desséché ne peuvent pas s'élever plus haut.

Aussi, avons nous toujours été frappés d'une chose, c'est de la bêtise de tous les individus en général qui composent cette classe. Amenez-les à discuter avec vous les questions sociales à l'ordre du jour, et vous demeurez stupéfaits de la sottise et du manque de logique des arguments qu'ils vous opposent.

Discutez au contraire ces mêmes questions avec des contraires illettrés, ou à peu près, vous pourrez trouver parmi eux des adversaires convaincus et opiniâtres, mais vous constaterez le plus souvent dans leurs objections, un bon sens, un à-propos, une logique qui vous font parfois réfléchir et vous obligent à un certain effort de raisonnement pour leur répondre.

Que de docteurs, d'avocats, de gradés de tous genres, de professeurs, à qui nous ne ferions pas cet honneur, tant nous les trouvons archi-bêtes, quand ils veulent essayer de nous combattre !

Nous concluons de ce qui précède, que la classe dirigeante, déjà ramollie par ses vices, est complètement crétinisée et abrutie par l'éducation qu'elle reçoit. Elle est plus que mûre pour sa chute, elle est pourrie.

Allons, prolétaires, tous à la rescousse, et d'un coup de nos vigoureuses épaules couchons-la par terre, pour nous élever au-dessus d'elle, comme la verdure, les fruits, les moissons, croissent sur le fumier !

LE GROUPE DES CŒURS-DE-CHÊNE
DE CETTE.

Un mot à M. Joffrin

Depuis que le thuriféraire des Trades-Unions, M. Joffrin, a acquis une place dans l'assemblée municipale parisienne, il semble être bien en vue auprès de la préfecture de police. Ce monsieur, dont la haine contre les anarchistes devient de l'hydrophobie, ne cesse à chacun de ses discours, de nous lancer quelque ordures dont il a, à ce qu'il nous semble, un dépôt qui pourra rendre jaloux les agitateurs sur les engrais et les fosses mobiles. C'est à le prendre pour une ordure qui laisse des traces de ses odeurs peu agréables.

Nous l'avons entendu plus d'une fois, et en présence de son langage spirituel et éloquent, nous avons appris qu'une grossière calomnie était indispensable pour l'agrément.

Lorsque, abrité par la loi, comme l'est M. Joffrin, on ose insulter les anarchistes victimes de toutes les trames gouvernementales et policières, lorsqu'on ose lancer l'injure après la calomnie de cette odieuse façon, il faut vraiment être peu chevaleresque et avoir à la place du cœur un amalgame de lâchetés, de vilénies et d'hypocrisies. Se peut-il qu'un monsieur qui a été ouvrier, défenseur de la Commune, soit tombé si bas !

Sans doute, les anarchistes ont pu être dupés, mystifiés, mouchardés, dénoncés par des gens ignobles, tristes produits de l'organisme social dont M. Joffrin est un des ornements.

Mais, de là, à insulter les anarchistes, à dire comme le rapporteur plusieurs journaux bourgeois que le *Dr apeau noir* soit fondé et payé par la police, c'est être vraiment au courant de ce qui se passe dans la police, et nous ne pouvons que demander à M. Joffrin, comment il se fait que lui qui se prétend victime du gouvernement et son implacable adversaire, reçoive des renseignements aussi précis, qui lui permettent de dire à la conférence internationale des renégats prolétaires à la Broadhurst et à la Costa, que les *anarchistes qui échiront dans les Drapeaux noirs, rouges, etc.*, sont payés par la préfecture de police.

Nous attendons des éclaircissements.

LA FAMILLE

Les défenseurs de la famille, de la propriété, de la religion d'Etat, de la patrie, etc., etc., nous montrent chaque jour de tristes exemples et de lâches abandons.

Il y a deux ans, le gros satisfait Gambetta refusait un secours d'une centaine de francs à sa cousine, sans donner aucun motif de ce refus obstiné. Ce refus catégorique conduisit cette

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

A priori, en effet, ce terrain nous apparaît comme une pure chimère !... Nous pouvons nous faire illusion et mal concevoir cette recherche de révolutionnaires convaincus sur la possibilité d'unir les révolutionnaires sur le champ exclusif de la révolution et nous faire injustement, à ce sujet, une opinion préconçue. Aussi, pour dissiper les doutes, devons-nous nous résigner à faire halte un instant sur ce point. La discussion, pour savoir si ce terrain où l'on contracterait le grand traité de paix entre des opinions différentes, mais toutes révolutionnaires, existe ou peut se créer, ne sera point du reste déplacée comme suite à la question qui nous occupe, en ce moment, des *deux tactiques* qui concernent les propagateurs des idées anarchistes. Mais avant d'entrer dans l'étude de cette question, qui fera donc l'objet d'un chapitre spécial, il nous reste à terminer la définition de ces deux tactiques anarchistes qui se basent, l'une sur le progrès, la liberté et le déterminisme ; l'autre — ce qu'il faut

démontrer — sur l'autorité et le préjugé — amoindris sans doute de la tactique politicienne des partis socialistes constitués.

Laissez leur prendre un pied chez vous, Ils en auront bientôt pris quatre.

a dit le bonhomme La Fontaine dans sa logique impitoyable. Laissez introduire dans nos idées l'air malsain du pouvoir et de la dictature révolutionnaire, votre parti se gangrènera bientôt. Aussi, croyons-nous utile de regarder à nos côtés et de redoubler de vigilance. Le progrès de nos théories dans les masses laborieuses en dépend absolument.

Nous avons écarté précédemment, ainsi qu'il convenait, toute opinion se rattachant à la politique, et nous avons expliqué que, ennemis du principe de gouvernement, de pouvoir, d'Etat, qui engendrent les luttes politiques, les anarchistes formaient distinctement, vis-à-vis des autoritaires plus ou moins libéraux, le seul parti de la Liberté.

Personne ne nous contredira sur ce point, et il ne peut y avoir que les politiques eux-mêmes qui peuvent nous contredire. Mais alors cela relèverait de la discussion strictement scientifique, sociologique, et leur habitude n'est point d'entrer en polémique sérieuse avec nous, car il est bien plus facile, bien plus simple de nous insulter à l'abri des lois gouvernementales des pandores et des geôliers de leurs cachots.

III

A entendre certains compagnons, il semblerait que nous marchons vers la décadence, que le désordre se mettra fatalement dans nos rangs, que le parti anarchiste sera avant peu une Tour-de-Babel si aucune entente, si aucune « organisation libre » ne donne à tous un mot d'ordre.

S'il arrive *quelque chose*, si la situation politique qui va s'aggravant tous les jours aboutit à une surexcitation populaire, nous serons, disent-ils, entraînés par le flot et nous n'y pourrions rien, notre propagande aura été inutile, car tout, en ce qui nous concerne particulièrement, dans la situation présente, va de mal en pis.

Vraiment ! si on réfléchissait un peu on verrait combien les faits contredisent les affirmations de ces compagnons atteints de la maladie du pessimisme aigu. Tout est noir à leurs yeux, le ciel chargé d'orage et ce sont les ténèbres qui vont s'entr'ouvrir à jamais sur l'anarchie et les anarchistes.

Non, repoussons ces mauvaises idées, qui ne sont que la résultante des préjugés et des erreurs avec lesquelles on nous a bercés, et qui cherchent aujourd'hui à réagir parce que nous avons fait tout le possible pour en faire disparaître les traces profondes afin de les éliminer complètement.

Ayons soin de ne laisser aucune prise à la réaction et soyons véritablement

réfractaires contre tout ce qui est rétrograde ; car, en effet, est-ce que nous ne voyons pas chaque jour nos idées pénétrer de plus en plus profondément dans la masse des travailleurs, et n'apercevons-nous pas aussi cette influence presque insensible que nous exerçons autour de nous ? Certes, nous ne sommes pas pour le *laissez faire*, le *laissez passer*, et nous dirons toujours qu'on ne fait jamais suffisamment pour la propagation de nos principes.

Le *statu quo* nous répugne profondément et nous savons d'autre part que la force d'un parti, l'avenir d'une idée, se trouvent dans l'action, l'agitation, en un mot, dans la propagande incessante. Thiers, le sinistre bourgeois de Transnoain, la lugubre vipère à lunettes, qu'un prolétaire aurait dû écraser sous son talon avant qu'il ne faillit se noyer dans le sang de la sanglante semaine de mai 1871, a dit, dans sa venimeuse *Histoire de la Révolution française* : « L'inaction est un crime aux yeux des partis qui veulent aller à leur but. » Et rien n'est plus vrai.

Aussi, si nous nous élevons contre des tendances qui nous paraissent entachées d'autoritarisme, c'est précisément parce que nous redoutons l'inertie, et c'est parce que nous sommes fermement convaincus, l'expérience est là du reste pour démontrer le bien fondé de notre dire, que la pratique de l'autorité ne produit d'autre résultat que l'autorité. (A suivre.)

jeune femme à chanter dans les cafés-concerts et à pratiquer un métier de parasite, aussi nuisible que celui exercé (encore un avocat) par l'ex-président du grand ministère.

Ces jours derniers, c'était une duchesse, possédant un véritable blason, qui demandait à vivre en chantant sur les planches d'un café-concert.

Aujourd'hui nous voulons raconter l'existence d'une malheureuse femme, la nièce de Méline, le ministre actuel du commerce et de l'agriculture, fondateur du « Mérite agricole. »

Depuis qu'elle a quitté la région des Vosges, c'est sur les bords de l'étang de Thau, qu'elle sollicite, chaque soir, auprès de l'un ou de l'autre, les ressources nécessaires pour soutenir son existence.

Sa jeunesse a été celle de toutes ces jeunes filles qui cherchent à acquérir par le travail les armes nécessaires pour résister provisoirement aux exigences de la faim, et de vaincre superficiellement l'exploitation patronale.

Certes, il est difficile de vaincre dans la société actuelle cette terrible exploitation, beaucoup tombent au milieu de la lutte.

Eh bien ! cette femme a été non seulement victime de cette exploitation quotidienne, mais encore de ce vice principal qui caractérise si bien les classes dirigeantes.

Car les satisfaits recherchent toujours, après de copieux repas, la chair à plaisir ; ils ne l'ont pas épargnée cette nièce de ministre.

Elle fut mère à 14 ans, et c'est devant la cour d'assises des Vosges que son séducteur, riche meunier de Remiremont, fut traduit pour « attentats à la pudeur, » conformément à la loi faite par les représentants de la bourgeoisie.

Cette fille-mère fut tellement correcte dans sa déposition, en exprimant qu'elle n'avait subi aucun outrage, qu'elle n'avait vu dans ce rapprochement qu'un acte naturel, que son séducteur fut acquitté.

Certes, à cet âge le but d'une passion ne s'explique pas ; en vérité, son séducteur n'était bien qu'un vil satisfait recherchant la chair à plaisir, — et la plus fratche ; — la pauvre fillette n'avait réellement pas compris la véritable cause qui l'avait mise dans une situation intéressante.

Après le dénouement de ce drame, la fillette resta seule, et son séducteur s'occupa d'arrondir sa fortune.

Vous croyez que l'oncle Méline intervint comme membre de la famille, erreur de votre part. L'oncle arrondissait aussi sa fortune : tous les bourgeois se ressemblent.

Enfin, après plusieurs revers, elle ne put résister, elle tomba frappée... et cela malgré l'appui d'un homme avec lequel elle avait contracté un mariage ; sanctionné après avoir satisfait à toutes les exigences de la loi.

Cette loi inique, qui vous lie et prétend vous donner des garanties morales et pécuniaires, avait été satisfaite, et aujourd'hui elle se trouve violée chaque jour. Cette femme est donc victime de l'organisation actuelle ; elle était pauvre, la vue du trop bien-être des autres lui a fait désirer fatalement un sort, dont nous la plaignons, et que nous ne pouvons critiquer.

Le commissaire de police, cocu, dont nous avons raconté dernièrement les malheurs conjugaux, est lui-même victime de ce lien indissoluble. Il est vrai qu'il ne se plaint pas — seulement, c'est une exception — car toutes les demandes annuelles de séparations de corps, prouvent que d'autres réclament. Enfin, tant qu'il ne sera pas battu, comme a failli l'être le procureur à la cour de Lyon, et notre *savant chimiste expert*, nous ne serons pas satisfaits. Il faut qu'il soit cocu et battu, entendez-vous, compagnons ?

Où, chaque soir, vous pouvez voir ce rejeton de la famille d'un ministre demander, en échange de son amour, les moyens de prolonger son existence.

En revanche, son oncle fréquente la haute société parisienne, jouissant des honneurs qui lui sont rendus.

Son compère, Paul Bert, disait dernièrement : « En France, c'est celui qui dit la vérité qui triomphe. » Eh bien, si cette maxime est vraie, nous sommes sûrs de la victoire.

Nous l'aurons, dites, cette vérité que vous réclamez ?

Vous obligera-t-elle à mieux faire ? Non. Votre égoïsme est trop grand.

Enrichissez-vous, et, à côté de vous, vos parents meurent de faim, vos principes de famille, de propriété, de religion d'Etat, de patrie, sont foulés aux pieds par vous.

Merci, de votre scandaleuse conduite, vous tombez dans la fange, pour ne plus vous en relever, car demain la Révolution vous fera mourir de honte.

P.-S. — Prochainement, nous publierons le dossier de Jacomet et de sa famille, chacun son tour, mon ami.

AU PARQUET

C'est huit heures du soir, il fait nuit ; une pluie froide et pénétrante mouille le pavé de la rue ; il fait un temps à ne pas mettre un policier dehors et cependant il y en a.

Où ça ? nous direz-vous.

Patience, nous allons vous le dire !

Malgré ce temps affreux, quelques individus se détachent en noir sur le fond sombre de la nuit, et pourtant :

Ils n'ont pas de parapluie (etc.)

Un cri strident retentit et trouble le silence de la nuit.

— Ah ! j'en tiens un, dit un de ces individus...

— Quoi, un anarchiste ?

— Non, c'est un rhume !...

— Mais alors ce cri ?

— Mon rhume, vous dis-je, je viens d'éternuer.

— Quel métier de chien, quel chien de métier ; qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, toujours dehors ; nous sommes de vrais juifs errants.

— Sans compter les désagréments, dit l'un.

— Tu en sais quelque chose, mais pourquoi te plaindre, tu devrais, au contraire, remercier le sulfure, tu lui dois un complet tout neuf, qui est venu fort à propos.

— J'aurais voulu t'y voir, un peu plus, j'étais brûlé vif. Roué de coups par l'un, grillé par l'autre. Ah ! ces gueusards d'anarchistes ! mais qu'y faire, ça rentre dans les attributions du métier, il y a longtemps que je l'aurais lâché, si ce n'était cette flegmiste chronique qui me tient. Ô ! sainte Flegme, notre patronne, protégez-nous !

Ce sont des mouchards, nous dites-vous ?

Parbleu ! qui voulez-vous que ce soit, il n'y a que ces individus louches et rampants pour faire les cent pas devant une porte.

Qu'attendent-ils ?

Postés depuis 7 heures, ils attendent avec impatience, mouillés et grelottants de froid, que les anarchistes sortent de leurs repaires (style Gambetta), des bureaux du *Drapeau noir*.

Jetons un coup d'œil dans ces bureaux :

Quelques anarchistes sont là, discutant justement sur les policiers qui les guettent.

Chacun dit son mot, les policiers y sont traités de main de maître.

— Il faut avoir faim, dit l'un, pour faire ce sale métier.

— Mangeur de pain mal gagné, dit un autre.

— Laissez-les donc, nous sommes sous la surveillance de la haute police.

— Si Joffrin était ici, il dirait encore que nous sommes subventionnés par le gouvernement, et que ces policiers sont là pour nous protéger.

— En voilà des animaux nuisibles, qu'on ferait bien de détruire, c'est le phylloxéra de la société.

— Lâches et fainéants quand ils sont seuls ; provocateurs quand ils sont en force, voilà leur devise.

Retournons à nos moutons, à nos policiers, ils sont toujours plantés dans la rue, réduits à l'état d'éponges ambulantes. Dix heures sonnent, les anarchistes sortent de leurs bureaux. Nous assistons à une chasse où il serait difficile de reconnaître les *fleurs* ou les *filés*, tant ceux-ci font des gorges chaudes sur ceux-là ; du reste, les argousins avec leurs figures tout à la fois sinistres et patibulaires, comiques et pénétrantes, qui inspirent le dégoût que l'on ressent à la vue de ces reptiles immondes et visqueux qui rampent dans la fange, ne laissent

aucun doute sur leur infâme et triste emploi.

Un moment, ne se sentant pas assez en force, ils vont chercher du renfort, et reviennent accompagnés par un de ces individus, de leurs dignes acolytes, appelés, nous ne savons pourquoi, gardiens de la paix ; ce qui fait dire à un des *filés* : ils sont allés au corps-de-garde, nous chercher un nouveau garde de corps.

Enfin, ridiculisés, bafoués, les policiers se décident à partir non sans maugréer.

— Encore une journée de perdue, pas la peine de se mouiller pour ne rien faire, et avec ça, le père... *Rodin* va encore nous engueuler ; peut-être demain aurons-nous quelque anarchiste à lui offrir, ça le calmera.

Vous allez nous demander pourquoi, tous les soirs, ils viennent rôder autour du journal :

Mystère et police !

Nous publions ci-dessous les lettres échangées entre les témoins du compagnon G. Lombardi et ce dernier, à la suite de la réunion tenue salle Favié, à Paris, où le sieur Labusquière, avec ses dignes acolytes du *grrrand comité national*, avait assailli le compagnon G. Lombardi.

Nous, soussignés, Emile Digeon et Constant Martin, chargés par le citoyen Gaetano Lombardi, de demander à M. Labusquière réparation des outrages pour voies de faits dont il nous a affirmé avoir été victime, de la part de ce dernier, dans la réunion de la salle Favié, le vendredi 2 novembre, nous nous sommes présentés au domicile de M. Labusquière pour le prier de nous indiquer les témoins avec lesquels nous aurions à régler les conditions d'une rencontre par les armes.

M. Labusquière nous a répondu qu'il ne s'est jamais porté à aucune voie de fait vis-à-vis du citoyen Lombardi, qu'il ne connaît pas ; il a ajouté que, dans aucun cas, il ne se prêterait à une réparation par les armes, se trouvant engagé vis-à-vis du parti collectiviste, dit : du comité national, — à nous jamais accepter un duel quelconque, — et, qu'au surplus, il avait des poings et des pieds dont il se servirait si on s'adressait directement à lui.

En présence d'une telle déclaration, nous avons dû nous retirer et dresser le présent procès-verbal.

Paris, le 6 novembre 1883.

C. MARTIN, E. DIGEON.

Voici la lettre que le citoyen Lombardi a adressée à ses témoins à la réception du procès-verbal que nous venons de publier :

Chers amis,

Je suis fâché de vous avoir donné une peine inutile.

En m'assaillant brutalement, à la salle Favié, le 2 courant, M. Labusquière a suffisamment démontré sa vilénie, et qu'il a des habitudes policières, tout en se disant internationaliste. Je dis qu'il est vil parce qu'il m'a assailli avec dix autres individus, tandis que j'étais seul et inoffensif ; je peux le considérer comme fauteur d'œuvre de police puisque, après avoir parlé de fraternité et de solidarité entre les prolétaires de toutes les nations, il s'est acharné contre moi et contre d'autres braves travailleurs, s'exposant à provoquer une lutte fratricide entre nous et les ouvriers français.

On a pu voir que, malgré les provocations insolentes et préméditées des Labusquière, des Joffrin et des faux représentants des ouvriers italiens, espagnols et anglais, nous avons gardé notre sang froid.

Pour arriver à punir ce lâche j'ai dû me placer sur un terrain bourgeois : le duel, mais l'avisement de cet individu est si grand qu'il s'est retranché derrière la discipline du parti ouvrier pour ne pas l'accepter.

Je ne veux pas, en insistant davantage, fournir à ces pêcheurs en eau trouble, l'occasion de nous calomnier de nouveau.

Je veux cependant profiter de cette occasion pour témoigner mes sentiments de profonde sympathie pour la France et spécialement pour ses travailleurs, dont on nous a lâchement accusés d'être les ennemis ; je me garde de considérer les misérables qui nous ont calomniés, comme ayant exprimé, à notre égard, les sentiments du parti qu'ils prétendent représenter ; c'est pourquoi, je n'hésite pas à leur manifester publiquement mon mépris.

Paris, 6 novembre 1883.

Bien à vous,

Gaetano LOMBARDI.

Bordeaux, le 3 novembre 1883.

Nous connaissons des lecteurs assidus du *Drapeau noir*, pas anarchistes, mais en passe de le devenir, qui expriment le regret de ne pas voir figurer de signature au bas de chaque article, comme cela se

pratique dans presque tous les journaux bourgeois et autres. Ils trouvent, à leur avis, que les idées acquièrent plus de valeur sous la plume d'un écrivain *auto-risé* que sous celle d'un autre peu ou point connu.

Ces citoyens sont encore imbus de ce préjugé mesquin, qui fait croire que les idées sont la propriété exclusive de l'homme qui les écrit, alors qu'au contraire elles sont le *patrimoine essentiellement commun* dont l'écrivain n'est que le transmetteur plus ou moins habile. Il serait, par conséquent, aussi injuste d'attribuer la paternité d'une idée à l'homme qui l'émet, que de donner, à l'artiste musicien, le titre de créateur de la musique.

Il faut bien se pénétrer de ceci : « Que l'autorité, antithèse de l'anarchie, ne fera place à la liberté absolue que lorsqu'on aura fait *abstraction des personnalités* ». Et pour cela faire, il est du devoir des anarchistes d'éviter toutes les occasions qui pourraient donner lieu à l'éclosion des individualités. Voilà pourquoi, à notre avis, le *Drapeau noir* ne peut et ne doit laisser suivre ses articles d'aucune signature.

Mais d'un autre côté, aussi, nous désirerions que, soit pour donner plus d'activité à la propagande anarchiste, soit pour démontrer aux plus aveugles que les idées anarchistes, non seulement existent mais progressent et rayonnent un peu partout, nous désirerions, disons-nous, que les articles insérés dans le *Drapeau noir* soient précédés de l'indication de leur provenance locale.

De cette manière, il serait patent pour tout le monde quel anarchiste au lieu d'être cantonnée sur un seul point, comme plusieurs le supposent, est répandue et pénètre au quatre points cardinaux. Et, de plus, cette façon d'agir aurait pour résultat immédiat de réunir les forces éparses de la révolution sociale ; car, il est évident que bien des hommes, partageant nos idées, ne se produisent pas parce qu'ils se trouvent isolés.

LETTE STÉPHANOISE

Nos principes ne tolèrent pas d'attaquer ni de créer des personnalités, puisque c'est par les personnalités que les sociétés les mieux unies oblitèrent, que les divisions de partis se forment, que les jalousies se forment, que le fétichisme s'enfante, que l'inégalité s'impose, que l'infériorité se caractérise, que la mystification aveugle, que la duperie font que la comédie se joue, que les despotes tyrannisent, et que les misérables supportent, souffrent, patientent, s'abrutissent et se déshonorent. Se donner un supérieur, faire l'influence d'un homme, fût-il le plus intelligent du monde, c'est se donner un maître, et un maître mille fois plus cruel que s'il s'était imposé, car c'est notre bêtise qui l'a accouché, c'est son orgueil qui le fait barbare et, quelquefois monstrueux, car, sachons-le une fois pour toujours, aucun homme n'a une force intellectuelle qui le rende capable de mépriser les aspirations et les plaisirs que nous faisons éclore sous ses pas, en lui croyant une supériorité qu'il n'a pas, un esprit qui n'est élevé que par notre cerveau embourbé de préjugés et d'ignorance.

Tous, même les hommes les plus parfaits, les plus invulnérables au vice naturel, sont corrompibles, ont quelque grain de vanité qui ne demande qu'à croître et dont nous sommes l'engrais. Or, nous le disons à toi, peuple, à vous travailleurs nos frères de labours, nos compagnons de chaîne, des hommes sont entrés dans la vie sociale avec le désir de bien faire, avec la volonté de secourir leurs contemporains malheureux, ils avaient fait le sacrifice de leur vie, eh bien, c'est toi, c'est nous, esclaves ignorants qui avons donné la mort à leur dévouement, à notre bonheur, en leur facilitant la route des pouvoirs et des jouissances, nous les avons perdus, en leur montrant notre soumission, notre platitude et nos invisibles facultés, leurs connaissances ont servi à nous duper pour nous dominer, les nôtres à courir à la chaîne heureux de la river nous-mêmes. Si l'on avait été impassibles devant les théories, l'enthousiasme n'aurait pas paralysé l'action, mais non, mis à nu sur de simples paroles, ils n'ont pas eu le sang-froid des honneurs et ils se sont oubliés dans le labyrinthe des plaisirs, ils ont servi leurs mesquines vanités et leurs appétits, dont les peuples ont été les valets. Mais, passons à notre sujet, en disant que dans certains milieux il est utile d'attaquer les personnalités despotiques de la classe heureuse pour rendre perceptibles leurs actions, pour décrire nettement le ou les individus, pour bien nommer et montrer clairement les personnes et les choses que l'on veut désigner et nous allons pour le mobile de ces mots, pour les intéressés auxquels ils s'adressent, devenir aussi simples, aussi explicites que nous le permet, ledit mobile, qui est aussi commun, abondant, que vulgaire.

Eh bien, de quoi s'agit-il ? Simplement de décrire un acte entre et sur tous ceux qui se commettent, qui sont les rouages de la belle organisation sociale que nous subissons, de faire comprendre que cet acte est tout naturel pour le moyen

gouvernementaux qu'il est même le produit des principes sociaux actuels, l'inévitable conséquence du maintien de l'existence du parasitisme, et que son exécutif est ce qu'on appelle dans les fonctionnaires municipaux, vassaux des fonctionnaires gouvernementaux, un maire. Et c'est le maire de la Ricamarie qui est le despote en question et c'est sur lui et sur ses actions que nous allons personnaliser. Jacquemard, se nomme-t-il à l'appel des représentants du pouvoir municipal dont il est le chef, chargé de bien veiller et de bien répartir les deniers extorqués au maigre salaire des ouvriers mineurs et autres; ce vol que l'on fait partout sous le titre d'impôts pour engraisser ceux qui, comme le maire de la Ricamarie, soignent et répartissent trop bien ce produit au profit de leur embonpoint.

Quoique n'étant pas des disciples de Lavater et de Galle, nous devons reconnaître que ces illustres physiionomistes sont parfaits sur les protubérances visibles de maître Jacquemard, car il est impossible de se méprendre à ce type modèle de souteneurs de filles publiques, de ce complet représentant de tous les vices que donnent le pouvoir et l'autorité. Nous avons eu affaire différentes fois à lui pour pouvoir le connaître et le décrire physiquement et moralement.

L'esprit obstrué par les épaisses vapeurs du vin, et l'absorption anthropophagique des mets succulents et gras, la démarche lourde et grossière, le regard louche et assassin, l'idée fixe de satisfaire ses immondes passions, acteur assidu de toutes les orgies, le rôle hypocrite de jouer à la franchise envers les mineurs, et plat valet devant les actionnaires des compagnies, serviteur absolu de tout supérieur pour conserver sa place, voilà le mobile de ses manœuvres.

Ce grotesque personnage a su, avec ses manières par trop bouffonnes et malgré son intelligence, posséder la confiance des esclaves mineurs qu'il trompait tous les jours au profit de ses chefs: il savait boire, leur serrer la main et faire jaser tous ceux qu'il savait assez crédules et naïfs pour laisser connaître les propos et les idées qu'on aurait pu manifester dans les mines ou dans les cafés.

Aujourd'hui, ce tartuffe peu à la mode est connu, il est l'objet méprisable, repoussant et haï du lieu qu'il commande; ses projets se sont exécutés, il est vrai, mais ils ont fait connaître, maintenant, l'écœurant individu, le triste disciple de la bourgeoisie.

Après les diverses manifestations que nous avons faites sur les tombeaux des victimes de la horde impériale où il a été le serviteur absolu des ordres de la préfecture stéphanoise en faisant surgir les obstacles sur notre passage en distribuant sur tous les points ses hirondelles de potence, chargées d'exécuter leur apprentissage de soudards et d'assassins. Après toutes les victimes qu'il a faites, soit par ses soupçons, soit par ses caprices, le comble de tous les actes de cet abject et ignoble personnage s'est découvert ces jours-ci. Ce trop fidèle et loyal maire, l'homme délégué par la bourgeoisie pour être le modèle représentant de ses principes, a, pour nous ne savons si c'est pour ses véreuses affaires commerciales ou plutôt, et nous le croyons, pour satisfaire et continuer ses orgies, volé le dépôt qui devait rester vierge de mains profanes, surtout de celles de M. le Maire, volé la caisse municipale, ce coffre qui contient le produit des sueurs du peuple, qui est sous ses ordres, ce produit que chaque mineur extirpe sur son maigre salaire pour faire régner une justice dont le principal membre est le premier voleur et qui a, nous devons le dire, grâce à la bonne ignorance dans laquelle est plongé tout travailleur, toute facilité de voler, pour avoir une protection contre les bandits et les assassins quand les seuls bandits et assassins sont les gouvernants qui pressurent, qui tondent, qui volent le peuple avec des moyens hypocrites, mais qui ne sont pas sous le coup de la loi, qui l'envoie s'égorger sur la frontière pour la stupide mobile de défendre la patrie, qui font tuer le travailleur français avec le travailleur allemand ou italien.

Or, notons ce vol et quoique M. le Maire ait voulu décharger sa responsabilité sur un employé de l'octroi, ce qui prouve qu'il va l'audace et la haute protection qu'a ce jésuite en redingote, ce Rodin à plusieurs vestes; nous sommes certains que lui seul a commis cet attentat au trésor dit public.

Mais que doit vous importer à vous, salarier, les crimes de votre chef. Ce que vous devez envisager, les conséquences que vous devez en extraire, les instructions qui doivent vous éclairer doivent vous apprendre que ces crimes sont des conséquences logiques des principes bourgeois; de là, inutilité de posséder des maitres; de là, nécessité de ne faire faire par personne vos affaires, mais de les faire vous mêmes, de garder votre argent, votre bien, votre corps au lieu de les donner à ceux qui vous nuisent, qui vous trompent, que si vous n'êtes pas un timoré et un rampant, vous entourent d'un vaste espionnage et si votre indépendance se manifeste, si quelques paroles de colère s'échappent de votre bouche à leur adresse, si vous êtes suspecté d'un socialisme quelque peu révolutionnaire, vous chassent ou vous font chasser de votre travail sans pouvoir en trouver d'autres, vous feraient mourir de faim si vous ne quittiez pas le lieu où leur souveraineté autocratique, despotique et inquisitrice règne.

Que pouvez-vous attendre de ces vampires, d'un gouvernement, de tous ces capitalistes? Rien, absolument rien; la plus légère doléance qu'ils exerceraient envers vous, le moindre soulagement qu'ils vous feraient, serait à leur détriment, vous donneraient la facilité d'en demander d'autres. Aussi, le savent-ils bien, savent-ils que plus vous serez dans la misère, plus l'atrophie, la désaffiance, la désunion, la jalousie des uns envers les autres seront les seuls mobiles de vos idées, car la pensée de possé-

der un moment un morceau de pain plus gros que celui de votre voisin domine votre esprit, l'absorbe intégralement.

L'av-chissement que crée la misère vous détourne du but que vous devriez attaquer, messieurs les bourgeois le voient et espèrent que cela continuera toujours ainsi. Certes, ils ont raison actuellement, car le peuple qui souffre de la plus noire misère produite par la situation économique, semble s'endormir dans une fatale léthargie et tendre les bras à la mort. Oh! mais détrompez-vous, divins maitres, ce peuple qui sommeille répare ses forces révolutionnaires et qu'un but lui soit jeté pour l'avenir, que l'espérance d'une vie meilleure soit entrevue et conçue, que la lumière projetée par les révolutionnaires fasse que les connaissances de leurs souffrances soient comprises, qu'ils comprennent leur naissance, ceux qui poussent à leur maintien, puisqu'ils y ont intérêt, que ce n'est que par leur existence qu'ils vivent, et vous serez obligés de rendre les richesses que vous avez usurpées.

Allons, compagnons mineurs, croyez nous, ce n'est pas l'individu qui vous a volé qui est coupable, ce sont les principes qu'il incarne; le meurtre et les lois qu'il représente sont ce qui le fait agir, car, mettez le plus parfait d'entre vous, le camarade le plus ami, le plus loyal et le plus fraternel à sa place, il sera dans l'obligation de se servir des appâts que vous lui offrez, le milieu le pourrira et si votre colère s'exhale parfois contre un acte isolé, répandez-la sur tout, qu'elle soit l'étincelle qui fera jaillir la lumière de vos cerveaux, qui feront un brasier des détestables mœurs et des principes barbares. Alors seulement, vous serez dans votre droit de crier contre qui la future société; mais aujourd'hui vous êtes les coupables, vous êtes tentateurs et complices de vos souffrances et de votre esclavage, puisque vous instiguez et laissez subsister, jour dans les délices de vos sueurs tous les tyrans, tous les intrigants et tous les maitres en un mot.

Vous semblez heureux de les conserver pour agrandir vos amertumes, vous leur confiez ce que vous avez de plus précieux, votre argent, votre liberté, votre droit, votre honneur. Comprenez enfin, que vous ne serez réellement pas volés, assassinés sur les champs de batailles ou dans les mines par le marasme qui vous étouffe, que lorsque vous aurez mis à néant les sangues qui vous rongent et que vous n'en mettez plus au pouvoir.

Une dernière fois, compagnons, supprimez vos maitres et n'en laissez pas établir d'autres; mais il est temps d'exterminer vos voleurs et vos vampires. Saisissez vos pics et brisez les chaînes de votre esclavage, aidez nous à anéantir cette société marâtre et inique pour laisser asseoir celle où les hommes trouveront la liberté, l'égalité et le bonheur que la nature leur octroie à leur naissance et que la société leur vole.

Tribune Révolutionnaire

Aux groupes du Midi. — Ne pouvant répondre à toutes les demandes, directement, nous allons, en quelques mots, résumer nos réponses et donner tous les renseignements demandés. Nous avons, du reste, dans plusieurs notes, expliqué notre projet. Lorsque nous avons fait notre proposition aux groupes méridionaux, nous nous sommes basés sur ce point: qu'il était nécessaire que les groupes du Midi fissent paraître, en collaboration, une importante publication; car, après mûres réflexions, nous nous étions dit qu'il était fâcheux d'attendre tout de l'initiative parisienne, au sujet des brochures et manifestes anarchistes, et, comme jusqu'ici aucun ouvrage n'avait encore paru sur nos idées, notre conclusion logique était de travailler immédiatement à cette publication. Nos amis de Perpignan, Toulon, Bordeaux, Beaumont, Robiac, etc., etc., ont partagé les premiers notre manière de voir, et, en conséquence, ils se sont mis à la besogne.

L'ouvrage aura environ 300 pages. Nous pouvons, dès maintenant, dire les questions principales en voie d'élaboration: *l'Idée anarchiste*, ses origines et son évolution, par G. Faliès; *la Patrie*, par Raoul Gaussens; *l'Anarchie*, par Prost; *les Paysans*, par Despombs; *l'Union libre*, par Aymart; *Aux jeunes filles* — *Aux jeunes gens*, par Ch. Vidal et G. Faliès. *Adresse critique à un magistrat de Perpignan*, par Ch. Vidal; *le Suffrage universel*, par C. Guérin; *Poésies provençales*, par Léger, etc., etc. De plus, des questions particulières, telles que: *les Produits chimiques et la garance*; *le Phylloxera*; *la Viticulture*, etc.; *Etudes sur la propriété, l'Etat*, etc., et des articles sur la propagande, les préjugés, les conditions sociales, au gré des collaborateurs de Toulon, Cette, Marseille, Narbonne, etc.

En outre, ce volume contiendra des notes de plusieurs autres compagnons et une étude sur la Jacquerie, par Emile Gautier.

Le groupe parisien des anarchistes

méridionaux centralisera la copie, car après avoir pris tous les renseignements, il reviendra à meilleur compte de faire imprimer à Paris. Les souscriptions et les demandes doivent être adressées à l'adresse suivante: C. Guérin, 12, rue Catros, à Bordeaux.

Nous espérons maintenant que nos camarades du Midi auront à cœur de nous aider le plus possible. Il faut assurément faire un sacrifice; nous sommes certains qu'on le fera et qu'avant qu'il soit longtemps, nous aurons le plaisir de fixer la date de l'apparition de l'ouvrage en question. Nous ne savons encore à quel prix on pourra le vendre, et rien n'est encore arrêté au sujet du titre général. Nos amis doivent nous faire part, sur ce point, de leur avis.

LE GROUPE PARISIEN DES ANARCHISTES MÉRIDIONAUX.

Paris. — Compagnons du *Drapeau noir*. En présence des efforts que font nos amis de Lyon et de Genève pour continuer la publication des seuls journaux anarchistes que nous ayons en France, nous croyons qu'il est du devoir des anarchistes parisiens de faire tous leurs efforts pour aider à la propagande de ces journaux, puisque, jusqu'ici, ils n'ont pu en créer un eux-mêmes.

Voici donc la proposition que nous vous adressons, et que nous adressons en même temps au *Révolté*: ce qui manque à nos journaux, c'est la publication; on devrait donc faire tirer des affiches d'un format assez grand, et que chaque groupe se chargerait d'afficher dans son quartier, en prenant à sa charge les frais de timbre. Comme il existe pas mal de groupes à Paris, si chacun veut y prêter la main, on pourrait facilement arriver à un millier d'exemplaires, d'autant plus qu'en dehors des groupes il existe beaucoup de partisans de nos idées, qui pourront aider à la propagande, en nous envoyant leur cotisation.

Ces affiches porteraient l'annonce du *Drapeau noir* et du *Révolté*, ainsi que les adresses des libraires qui les ont en dépôt. Pour dresser cette liste d'adresses, chacun pourrait, dans son quartier, chercher un libraire ou deux, qui voudraient accepter le dépôt; pour notre part nous avons dans nos deux arrondissements près de trente libraires, si chacun veut opérer le même travail, vous voyez le développement auquel on peut arriver.

Nous proposons donc cette souscription à tous ceux qui voudront s'y rallier. Le groupe souscrit 12 fr. pour les frais de timbre, et 3 fr. pour les frais d'impression.

Salut et Révolution.

LE GROUPE ANARCHISTE DES 5^e ET 13^e ARRONDISSEMENTS.

Compagnons du *Drapeau noir*.

Le groupe a essayé le moyen de propagande indiqué dans le numéro 12, nous croyons en effet qu'il peut rendre des résultats, s'il est fait sur une grande échelle; nous avons jeté, comme vous l'indiquiez, des journaux roulés dans un papier de couleur sur le passage des ouvriers se rendant à leur travail, nous les avons vus, en effet, ramasser, et ceux qui les ramassaient, partir en les lisant, c'est donc un moyen très efficace pour propager notre organe.

Afin de faciliter ce genre de propagande, voici ce que nous proposons, après votre vente faite, et un certain nombre d'exemplaires retirés pour les collections, il doit vous en rester de disponibles, vous pourriez les mettre à prix réduits à la disposition des compagnons, qui voudraient faire cette propagande; si même les demandes qui vous seraient adressées étaient suffisantes pour couvrir les frais que cela occasionnerait, vous pourriez augmenter votre tirage de quelques cents.

Le groupe vous envoie 2 fr. 50 pour le nombre de *bouillons* que vous pourrez lui envoyer pour cette somme.

LE GROUPE LA JACQUERIE.

Marseille. — Une réunion intime a eu lieu dernièrement au *Cercle des socialistes phalanstériens*. Après une discussion très animée sur le patriotisme, l'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité.

Les membres du *Cercle socialiste phalanstérien* protestent contre l'arres-

tation du compagnon Vitre, gérant du *Drapeau noir*.

Firminy. — L'exploiteur Evrard, dirigeant le bain F.-F. Verdier, m'ayant renvoyé des aciéries à la suite d'une blessure contractée dans ce bain, n'est pas le seul à Firminy qui commette des lâchetés.

En effet, depuis mon renvoi, je travaille comme je peux et à ce moment je vends des légumes en les criant dans les rues. Dernièrement j'annonçais ma marchandise en y ajoutant le mot de républicain à chacun de mes objets. Il paraît que cela n'eût pas le don de plaire à trois muscadins qui passaient par là et dont un est cousin au sieur Evrard — cela tient de famille. — Je vous reparlerai de ces trois types dans une prochaine lettre; j'en ai assez retenu le signalement pour que je puisse découvrir leurs noms.

Armentières. — Le groupe Terre et Indépendance est convoqué pour le lundi 19 novembre, à 8 heures du soir.

Tous les membres sont priés d'y assister.

Ordre du jour:

1. Moyens de propagande;
2. Lecture de la situation financière;
3. Réception de nouveaux membres;
4. Voir s'il est besoin de prendre un abonnement au journal *la Sentinelle*;
5. Qu'est-ce que la république bourgeoise?
6. Les correspondances des groupes amis.

Pour le groupe,
Le Secrétaire: Vincent Nocq.

AVIS ESSENTIEL. — Le *Drapeau noir* et le *Révolté*, sont en vente chez le compagnon Vincent Nocq, rue du Molinet, 8, à Armentières; on y trouve: brochures, ouvrages, etc., etc., révolutionnaires.

Terrenoire. — Citoyen Euverte; tu as demandé une garnison à Terrenoire? Elle t'a été refusée. Es-tu content? Ton conseil municipal, autrement dit bande de lapins blancs, que tu mènes par le bec, avait fait cette belle œuvre. Tu voulais faire une hécatombe des esclaves que tu oppresses en renvoyant cinq cents ouvriers des forges et fonderie. Tu as peur de la dynamite, tu es coupable, la preuve en est convaincante.

Eh bien! sache que toi et tous ceux de ton espèce sont fatalement condamnés à disparaître; car, vos vols et vos crimes commis sur vos esclaves ne sauront rester impunis.

Ah! triste sire! tu aurais voulu tremper tes mains dans le sang de ceux qui t'ont enrichi; le temps est venu où on va te faire rendre gorge de tes escroqueries prélevées de la sueur des travailleurs.

Bientôt la dynamite va sonner l'air du réveil révolutionnaire; alors châteaux et châtellains sauteront avec la foudre vengeresse des opprimés.

Vive la révolution!

LE GROUPE LE YATAGAN.

Dreux. Ayant compris les bienfaits de l'anarchie, nous faisons une propagande active dans notre cité, et le jour, qui est proche, où il faudra descendre dans la rue pour revendiquer nos droits, nous ne faillirons pas à notre devoir, car il faut éteindre, coûte que coûte, cette bourgeoisie pourrie, qui nous serre la gorge depuis tant de siècles, nous en avons assez de ces patrons et exploiters, gens repus par la débauche et les crimes de toutes sortes.

Mort aux exploiters! Mort à cette vermine qui nous gouverne!

Vive l'anarchie!

Vive la Révolution sociale!

LE GROUPE D'EXTERMINATEURS.

AVIS

Prière d'adresser tout ce qui concerne la brochure le *Procès des Anarchistes* au bureau du *Drapeau noir*.

Le Co-Gérant: J.-L. PAGET.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)